## Bulletin météorologique.

Washington, 1er mars—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. — Averses ; plus froid; vents du nord.

# SAINTE-PELAGIE.

Notre confrère Henri Rochefort, nous nous dans le «Gaulois», va voir une de ses vieilles connaissances—Sainte-Pélagie! Il y retrouvera la chambre légendaire connue sous le nom de «chambre de Rochefort»; comme c'est la meilleure de l'établissement, nous allons pour lui qu'on l'y installera. C'est une vaste pièce, située au second étage et percée de deux larges fenêtres grillées qui donnent sur le Jardin des Plantes. La vue y est superbe et l'air excellent....

Il ne faut pas, d'ailleurs, inférer de ce que nous venons de dire que Sainte-Pélagie soit un lieu de délices. Bien des gens se font illusion à cet égard. D'abord ils s'imaginent que cette prison classique est uniquement destinée aux condamnés politiques; ensuite ils sont persuadés—réaction inévitable contre la légende de la «faible humanité»—du «pain trempé de larmes»—on y est logé dans des «retiros» capitonnés, et qu'on s'y nourrit de sterlets du Volga, de mousse de foie gras et de faisans de la Sainte-Alliance. Double et regrettable erreur!....

Il y a à Sainte-Pélagie—Pélago dans la langue verte—environ neuf cents prisonniers de droit commun, condamnés de vingt-quatre heures à un an de prison—ceux qui sont condamnés à un an et «un jour» sont envoyés «en centrale». Ces neuf cents prisonniers sont censés assujettis à un travail journalier; mais dans la pratique la majorité restent oisifs toute la journée, car les ateliers, où l'on fabrique des abat-jour, des écrans et autres objets d'art du même genre, peuvent contenir deux ou trois cents «travailleurs» tout au plus. De cinq heures à sept heures du matin, les prisonniers de droit commun sont enfermés dans des chambrées contenant de dix à trente détenus, où ils sont sous la surveillance, non pas d'un gardien, mais d'un des leurs, un prisonnier bien noté, appelé «capitaine de chambrée».

Ce surveillant, volontiers tolérant, fait son rapport quotidien à l'administration, mais, à moins d'un gros scandale, d'un vrai tapage, ce rapport se résume toujours ainsi: «rien de nouveau». Les camarades ne se gênent guère devant ce «capitaine» bon enfant. Ils sont là dans la plus pittoresque promiscuité, vieux habitués des geôles et coquins novices se narrent leurs exploits et machinant de nouveaux tours. Il va sans dire que l'on raconte beaucoup d'histoires, mais il ne faut pas croire que ces histoires soient généralement graveleuses, ces messieurs de la pègre adorent les récits attendrissants. Le détenu qui sait raconter d'une façon expressive quelque drame bien larmoyant comme les «Deux Orphelines» ou les «Deux Gosses» est le mignon et le favori de la chambrée.

Le régime alimentaire du prisonnier de droit commun, à Sainte-Pélagie, n'est pas précisément succulent. Le matin, un litre de bouillon; le soir, un litre de légumes secs en purée deux fois par semaine, du bœuf bouilli, un pain de munition pour deux jours: mais les détenus qui ont quelques ressources peuvent améliorer cet ordinaire. D'abord leurs parents ont le droit de leur apporter au parloir du pain blanc et de la grande mêlée de légumes: ensuite ils peuvent aller à la cantine et, moyennant des prix très modérés, se faire servir une «gobette»—un verre de vin—du café, du saucisson et même du pâté de foie de porc.

Le préau de Sainte-Pélagie est une sorte de cave où suinte l'humidité.... Les prisonniers oisifs y errent à peu près toute la journée, vêtus d'une veste et d'un pantalon de grosse étoffe grise, chaussés de sabots, leur pain de munition sous le bras.

---

Les «dettiers»—ceux qui n'ont pu payer une amende ou solder des dommages et intérêts — sont soumis à peu près au même traitement que les détenus de droit commun; mais ils ne portent pas l'uniforme et ne sont astreints à aucun travail.

Quant aux détenus politiques — généralement des journalistes—ils sont l'objet d'un règlement tout spécial. Si le directeur de Sainte-Pélagie est homme bien élevé, ce qui arrive quelquefois, ce règlement reste à peu près lettre morte et les «politiques» vivent quasiment à leur fantaisie. Ils aménagent et ornent leur chambre selon leur goût, font venir un piano, des livres, des journaux, etc. Quelques-uns même obtiennent la permission d'aller de temps en temps au théâtre.

Sous l'empire, un détenu politique sortait presque tous les soirs. Il avait donné sa parole de rentrer à minuit sonnant. Deux fois de suite il fut en retard. Le gardien de service ne lui fit aucune observation la première fois, mais la seconde il lui dit d'un ton sévère:

—Monsieur Un Tel, vous aviez promis d'être toujours ici à minuit: voici deux nuits de suite que vous rentrez à une heure passée. Si ça se renouvelle, «je ne vous ouvrirai pas....» Cette étrange menace produisit son effet. Le détenu ne fut plus en retard.

Lorsque le directeur de Sainte-Pélagie est un fonctionnaire à l'esprit étroit et qui veut faire du zèle, le sort des détenus politiques n'en est pas de beaucoup aggravé: encore qu'ils ne logent point en des «retiros» capitonnés et ne se nourrissent point de faisans à la Sainte-Alliance, l'existence qu'ils mènent dans la vieille prison n'a rien de bien épouvantable.

Les chambres des détenus politiques ne sont pas toutes aussi bien situées que celle dite de Rochefort, mais elles sont toutes claires et suffisamment vastes.

Les détenus peuvent se faire apporter leurs repas du dehors, mais comme il ne serait pas très pratique de les faire venir de trop loin, ils ont coutume d'adresser leur commande à un marchand de vin de la rue de la Clef, lequel sait aussi bien que quiconque faire sauter un lapin et débite à prix raisonnable un petit vin de Bordeaux ou des Charentes, qui ferait boire un enragé.

Le «règlement» porte que les détenus politiques doivent s'abstenir de mets et de vin de luxe; mais comme le luxe gastronomique est très relatif et qu'il est difficile de déterminer où il commence, cet article du règlement reste nécessairement sans application.

---

Les «politiques» peuvent recevoir dans leur chambre leurs amis et connaissances. Ces derniers, n'étant pas «fouillés», ont la licence de leur apporter des livres, des journaux, des provisions même. Comme les liqueurs alcooliques sont formellement interdites, les amis des détenus leur apportent parfois de petites fioles d'apparence pharmaceutiques qui contiennent d'excellent Martel. Mais les gardiens, gens de bonne composition, se prêtent assez volontiers à ces petites supercheries.

Le bon public s'est souvent fait illusion sur les petites fêtes données à Sainte-Pélagie par les détenus politiques. Il croit à des festins de Lucullus et des soirées vénitiennes; exagération toute pure.

Il est vrai que les détenus ont parfois des petits déjeuners assez gais et que les «cellules» de Sainte-Pélagie ont à l'occasion abrité quelques romanesques aventures.

Ah! ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Qu'ils diraient de secrets!

comme disent Scribe et Auber dans l'«Ambassadrice».

En somme, Sainte-Pélagie est la Bastille moderne—et l'on sait à combien de chapitres de roman, à combien de nouvelles, à combien de vaudevilles et d'opéras comiques ont donné lieu les petites galanteries de la Bastille...

Que de célébrités politiques et littéraires de toutes sortes ont passé à Sainte-Pélagie!

Que de signatures, parfois apocryphes, du reste, sont gravées sur les murs du sinistre et curieux monument!.... On peut dire que l'histoire de nos agitations se résume dans ces innombrables signatures.

---

Nous venons de parler des petites aventures de la moderne Bastille. Une d'elles divertit fort tout Paris, il y a quelque dix sept ou dix-huit ans.

Un de nos confrères—que les lecteurs du «Gaulois» connaissent bien — était alors détenus pour avoir manqué de respect, quatre ou cinq ans trop tôt, à M. le président Grévy et à son gendre M. Wilson.

Or il y avait alors à Paris une fort belle personne, extrêmement névrosée, dont le plus cher désir était de causer avec un condamné à mort la veille de son execution.

Deux aimables fumistes lui promirent de la satisfaire.... et un petit complot fut organisé, complot auquel participa notre confrère détenu. Il était jeune alors et non ennemi d'une douce gaieté!....

Grâce à la complicité d'un des gardiens.... et à la naïveté de la belle névrosée, cette dernière fut introduite à Sainte-Pélagie, persuadée qu'elle entrait à la Roquette. Sainte-Pélagie est une prison d'opéra avec des barreaux énormes et des verroux effroyables.

Mise en présence du prétendu condamné à mort, qui avait pris une mine de circonstance, elle lui prodigua de son mieux ses consolations, puis se retira.... son mouchoir sur les yeux.

Quelques mois après, elle retrouva son condamné au théâtre.

—Eh quoi!... s'écria-t-elle, vous n'avez donc pas été guillotiné?

—Si, répondit notre confrère; mais ça va mieux!....

---

### Hoé! les Graphologues!

Le *Journal* publie les amusants petits vers suivants:

UNE CARRIÈRE OUVERTE.

(*Chanson dans la manière et sur l'air de Bruant.*)

Pour c'lui qui n sait rien fair du tout,
Qui n'a pas d'malic' pour deux sous
Et qu'est d'n pas en fiche un clou
Y a z'un partie
Où sans peine il réussira.
Y a bso n d'aucune étud' pour ça,
Ni d'aucun' connaissanc': c'est la
Graphologie
C'est l'plus chouett' de tous les métiers!
Donc, tous ceux qu'in peuv'nt êtr' bonnes à rien,
Pas même chansonn'ers, savoir tirer
Un psychologues.
Qu'ils s'ajustent de c' principe là:
L'monde est à ceux qui n'sav'nt pas,
Et sans s'faire de bile, n'in ont qu'à
S'mettre graphologues.

LE VERRIER OUVRIER.

## Henri Rochefort à Sainte-Pélagie.

De l'«Intransigeant»:

«C'est le mercredi 9 février—que la neuvième chambre correctionnelle, présidée par le juge Richard, a prononcé l'inoubliable jugement qui condamne Henri Rochefort à cinq jours de prison et deux mille francs d'amende, pour avoir empêché le sieur Joseph Reinach et ses complices du syndicat de perdre un innocent en se servant d'une pièce fausse.

«Les délais d'appel—qui sont de dix jours — expirent, par conséquent, samedi soir, et dimanche le jugement deviendra définitif

«Le rédacteur en chef de l'«Intransigeant», qui n'entend bénéficier d'aucun sursis, se rendra aujourd'hui même chez le procureur de la République pour l'avertir qu'il ira se constituer prisonnier à Sainte-Pélagie, dimanche prochain, à trois heures de l'après-midi.»

# Monsieur Carnaval

## EST MORT.

C'était avant-hier, dans le petit café, si comme il faut, où je fréquente.

Très absorbé, je me demandais quelle consommation j'allais bien pouvoir prendre tout à l'heure pour tâcher de recouvrer l'appétit qu'un *apéritif* était en train de m'enlever, quand un petit vieillard, tout ratatiné, vivante lithographie de Gavarni, laissa tomber d'une voix sinistre les paroles suivantes:

—Monsieur Carnaval est au plus mal.... il ne passera pas le mercredi des cendres!

L'interviewer qui somnole au fond de tout chroniqueur ouvrit un œil à cette information, et me souvenant de l'accueil qui déjà m'avait été fait par M. Polichinelle en une circonstance critique, je résolus de m'offrir un petit reportage *in extremis*.

Je dois dire que M. Carnaval ne fit aucune difficulté pour me recevoir. Il est vrai que j'avais revêtu un petit complet-pourpoint de Théophraste Renaudot et mis un faux nez flair-d'artilleur qui ne pouvaient que toucher le dieu du déguisement.

Touché, il le fut aux larmes, entre deux sourires, vieille habitude restée à M. Carnaval de la fréquentation des giboulées.

Il était là, sur un vieux lit fait d'antique débris de chars dorés; ayant comme matelas un monceau de pétales de roses fanées et de fleurs artificielles; comme descente de lit une peau de bœuf gras!

Pauvre monsieur Carnaval! Quelle mine il avait! Ses traits tirés.... en longueur faisaient peine à voir, mais, par un reste de coquetterie, il avait enduit ses joues d'un peu de fard, il avait gardé autour du cou une vieille fraise et son vêtement pitoyable conservait un vague reflet satiné.

J'examinai la chambre; c'était un vieux magasin à décors, où trainaient quelques toiles crevées et quelques châssis poussiéreux; de tristes lampions à demi consumés pendaient çà et là....

—Monsieur Carnaval doit mourir du ver solitaire, pensai-je d'abord en découvrant là-bas, dans un bocal, un gigantesques ténia.... Mais je m'aperçus bien vite de ma méprise: le gigantesque ténia n'était autre chose que le dernier serpentin, affreux, démodé, conservé dans de l'alcool....

—Alors, hasardai-je enfin, ça ne va donc pas?

Monsieur Carnaval fit une grimace, mais essayant d'être gai:

—Ollé! Ollé! dzim! boum! s'écria-t-il....

Et puis après un temps, redevenu lugubre:

—Non.... ça ne va pas!

—Qu'est-ce que vous avez?

—Je suis fatigué, vanné, usé fichu! Cette fois-ci, je crois que ça y est! Oh! il y a longtemps que je ne sens plus d'attaque... tenez, depuis la mort du *Débardeur*, du *Titi*, de *Chicard* et de *Flambard*, je sentais bien que je ne dansais plus que d'une jambe mais quoi, on ne s'imagine jamais que c'est fini.... on cherche une excuse à son malaise, à son manque de gaieté, on se dit: j'ai une petite émeute dans l'estomac, j'ai une guerre dans la tête, j'ai un petit choléra dans le ventre, allons je m'en vais regrimper sur mon char l'année prochaine.... mais cette fois.... ça y est, vous dis je, je claque d'une indifférence générale et d'un déficit rentré!.... je le sais!

***

Et tristement, secouant sa grosse tête de carton, il murmura de façon perceptible à peine:

—Ollé.... ollé.... dzim.... boum.... boum....

Je crus qu'il allait passer.... mais comme je voulais en savoir davantage, je saisis dans un sac que j'avais apporté une poignée de confettis que je lui flanquai de toutes mes forces en pleine figure....

Il parut revenir un peu à lui; j'en profitai:

—Mais enfin, on a bien essayé de vous sauver, monsieur Carnaval?

—Oui.... j'ai vu des médecins .... ce pauvre Oller qui m'a précédé ailleurs; M. Marguery qui est venu me voir....

—Qu'a-t-il dit?

—D'abord, il m'a fait tirer la langue: "Oh! oh! s'est-il écrié tristement, plus de lazzi, plus de mots d'esprit, manque de gaieté, chlorose de la danse, anémie du travestissement!"

Puis il m'a tâté le pouls: "Hé! hé! a-t-il ajouté: hypertrophie de l'intellectualisme et dilatation sportive!.... mauvais! mauvais!

Il aurait bien voulu de me soigner, mais je n'avais pas de quoi acheter les médicaments nécessaires, pas de quoi me payer la moindre cavalcade de consolation, et il est parti après m'avoir rédigé seulement une ordonnance.. de non lieu!

Depuis quelques années, j'essaye pourtant de réagir, mais sans succès! J'ai essayé de toutes les potions de la gaieté, des infusions des grelots de la folie, qu'il faut agiter avant de s'en servir, mai il n'y a rien à faire, parce que j'ai une insensibilité des muscles du rire, une ankylose de la gambade, une paralysie de la pirouette! Je meurs de tout cela, sans compter une indigestion de réclame et d'hommes-sandwich!

Un instant, un peu ranimé, j'ai pu croire que des pansements de serpentins et des bains de confettis me remettraient sur mes ergots, mais non! et c'était, je crois le mieux habituel qui précède la culbute définitive!

Tous mes vaillants défenseurs de jadis sont aujourd'hui des spectres méconnaissables: Arlequin et Colombine sont portiers je ne sais où; Pierrot s'est envolé dans un rayon de lune; le dernier sauvage a été mangé par un lapin vivant, et le dernier mousquetaire est figé en bronze sur la statue de Dumas père!

Je pouvais espérer passer encore 1898 soutenu par un peu de bouillon d'un ultime bœuf gras... Mais les bœufs gras seront tous maigres cette année, paraît-il! Plus même de bœuf gras! C'est la fin, la fin des fins, la fin de la faim!.... Carnaval sans bœuf gras, c'est une chose inimaginable: c'est Polichinelle sans bosses, Gramer sans charme et sans talent.... C'est un avocat sans conclusions!.... Ah! si vous aviez connu les bacchanales, monsieur, et les saturnales, et les lupercales....

Il s'était dressé soudain sur son lit de vieilles roses et avec ses petites jambes maigres, dansait la gigue en dodelinant son hydrocéphale de carton-pâte...

Et la fête du bœuf Apis! et celle de Cybèle, et celle des fous! continuait-il .... j'étais jeune alors! Ollé! Ollé! .... dzim, boum, boum!.... couic!!

Mais ce suprême effort devait être le dernier de M. Carnaval, car exécutant en même temps ce dernier *couic*! un saut périlleux fantastique, il alla s'accrocher définitivement aux frises du magasin des accessoires de la vieille gaîté française!

MIGUEL ZAMACOÏS.

## LA GRAPHOLOGIE.

Comme quoi la graphologie n'est pas d'hier.

Le dernier duc de Laval-Montmorency, mort en 1852, qui avait épousé la fille de Joseph de Maistre, connaissait admirablement le caractère d'après l'écriture.

Un jour, dans un salon, une personne lui remet une lettre:

—Tenez, voici une lettre que je viens de recevoir. Qu'en pensez-vous?

Le duc l'étudie, hésite et dit:

—Je ne sais si je dois tout dire.

—Oh! ne vous gênez pas. Je suis bien tranquille.

—Vous avez peut-être tort, madame, car la personne qui vous écrit l'a fait sous une impression pénible. Elle méditait et dissimulait un coup de tête.

—Un coup de tête! Laissez-moi vous dire, monsieur le duc, que vous devez être dans l'erreur, car cette lettre est de ma fille, et je ne connais pas de personne plus calme.

Trois jours plus tard on apprenait que cette fille si calme s'était fait enlever.

## Chronique de l'Elégance.

—Nous nous sommes inquiétés de l'immense consommation du trèfle à quatre feuilles, que l'engouement accordé à cette plante rare nous rendait suspecte. Tout ces trèfles sont-ils authentiques, pensions-nous, et ne n'est point grâce à l'adjonction d'une foliole, habilement pratiquée, que l'on arrive à satisfaire à tant de demandes? Que les gens superstitieux se rassurent. Les trèfles à quatre feuilles existent réellement aussi nombreux que nous les voyons, et l'on est arrivé au moyen d'une sélection habile, à une immense production, car il existe actuellement des champs de trèfles à quatre feuilles. Seulement, bien que réglementairement sincères, leurs vertus ne sont pas identiques. Elles dépendent des circonstances, du lieu dans lesquels ils ont été recueillis. Le véritable porte-bonheur est celui que l'on trouve soi-même sans l'avoir cherché! A l'encontre du gui dont les chances heureuses se multiplient à mesure qu'il passe par un plus grand nombre de mains, la tradition veut que le trèfle à quatre feuilles ne soit un porte-bonheur que pour celui qui le découvre à l'improviste. Si vous avez la chance d'en trouver un à la place d'où l'on a décroché un pendu, vous pouvez attendre la plus haute fortune. Maintenant, si l'on veut connaître le lieu du monde où se trouve dans le plus grand nombre l'herbe fatidique, nous dirons que c'est dans un petit champ situé à l'extrémité de la rue du Canal, que nous nommerions le plus beau jardin de la ville s'il ne s'y rattachait de si funèbres images. Voilà de quoi, sans doute, impressionner les esprits qui ont foi aux présages. Ils peuvent aller à ce champ vérifier l'exactitude du renseignement. Nous n'y sommes point allé.

## Mlle Couédon et Zola.

Mlle Couédon, aujourd'hui tout à fait remise, on sera heureux de l'apprendre, a dit quelques mots, peu compromettant, d'ailleurs, sur l'affaire Zola. Nous les empruntons à l'«Echo du Merveilleux».

En France il ne pourra rester;
Quand il l'aura quittée
I. va contre vous aller.

Heureux d'en être débarrassés.

Les furoncles, plaies et ulcères indiquent un sang vicié. La Salsepareille d'Ayer expulse toute humeur malsaine.

## Pensées et Impressions.

C'est une très lourde charge que d'avoir à soutenir sa personnalité, fût-elle minime. Aussi pourquoi tant appréhender le moment où elle se dissoudra?

Edmond Thiaudière.

Notre pensée s'arrête volontiers sur l'avenir ou sur le passé: mais elle glisse sur le présent: le présent se prête mal aux illusions.

E. Marbeau.

## THEATRES.

### Académie de Musique.

M. Herne est, à coup sûr, un des plus intelligent acteurs que nous ayons vus sur le théâtre américain. Il y a dans "Shore Acres" des scènes de lui qui sont véritablement remarquables. C'est un artiste complet, et le comédien chez lui ne le cède en rien à l'auteur. Shore Acres est une pièce qu'il faut voir.

### St-Charles.

La comédie intitulée "The Plunger" vient coup sur coup de remporter trois beaux succès, non seulement à cause de la valeur de la pièce en elle-même, mais aussi, et surtout, à cause du talent qu'y déploient Oliver Doud Byron et Mme Byron.

Ce soir, dernière représentation de la pièce.

Demain, "Turn of the Tide" et samedi, en matinée, "Ups and Downs of Life."

### Grand Opera House.

Très amusante, la comédie intitulée "International Match". Les Frawley y font merveille et l'on peut dire de leur compagnie qu'elle a plus de succès, la seconde semaine que la première.

Après "Sue" et "International Match" viendra "Men and Women", qui est appelée aussi à recueillir bien des bravos, et passe demain.

Rien n'égale la Salsepareille d'Ayer pour purifier le sang. C'est la médecine du printemps.

## MOTS DE LA FIN.

Cri du cœur.

Après une folle pédalée, Madame et Monsieur, enragés cyclistes, arrivent pour dîner, à neuf heures du soir, dans une auberge isolée.

—Vous tombez mal, fait l'hôtelier: il me reste juste un beefsteack et trois œufs pour une omelette. A peine le repas d'une personne.

—Mais alors, chère amie, qu'est-ce que tu vas manger: s'écrie Monsieur désolé.

---

F..... l'incorrigible ivrogne, grand amateur d'apéritifs, est malade depuis huit jours.

Un de ses amis va le voir hier et s'inquiète de son état.

—Cela va un peu mieux, dit-il.

—Qu'est-ce qu'on *te* fait prendre?

—Une espèce de mauvais bitter qu'on appelle du laudanum.

---

Un brave paysan montrait avec orgueil une lettre de son fils.

—Ah! quelle jolie écriture, et pas une seule faute!

— Qu'en savez-vous, puisque vous ne connaissez pas l'ortographe?

—Oh! c'est bien simple. Tous les mots qu'il emploie, je les écris autrement que lui.

---

Une jeune femme, d'un ton conciliant, à son mari, qui, en soirée, bâille à se décrocher la mâchoire:

—Ernest, voyons, mon ami, un peu de retenue.... Vous bâillerez à la maison!

---

selle Alexandrine avait une conscience. Cette conscience ne parlait pas très haut mais elle se faisait entendre tout de même de temps en temps.

Nous pouvons ajouter, à son honneur, qu'elle fut plus persuasive que Guirec lui-même.

Au moment où il avait rencontré sa première, elle était honteuse, indécise et prête à retourner en arrière.

Guirec ne fit que l'y décider quelques minutes plus tôt.

Ils étaient donc là tous deux en face du beau Martial appuyé au mur de la terrasse que Suzanne venait de franchir.

L'immonde personnage ne bougeait pas.

Il se sentait acculé comme un sanglier aux abois.

Guirec alla droit à lui et lui mit la main au collet en lui disant:

—Brigand!

La lueur électrique des fenêtres de la villa frappait en plein le visage du misérable.

Il était livide.

Il menaça le Breton de cette apostrophe:

—Touche pas, ou je te saigne!

Le coup suivait de près les paroles.

Guirec vit l'éclair d'un couteau qui touchait sa poitrine et déjà lui piquait la peau.

Il sauta en arrière, fit un moulinet de son bâton et frappa le bras qui tenait le couteau.

Le couteau pirouetta sur la terrasse.

Le bras retomba sur le flanc du beau Martial.

—Cassé! murmura-t-il. Un pied foulé! Pas de veine!

Et regardant Alexandrine:

—Canaille! Tu m'as vendu! Je te revaudrai ça!

Il eut encore la force de narguer le Breton qui attendait son arme à la main.

—Imbécile, fit-il, tu perds ton temps aux bagatelles de la porte pendant que ta donzelle se noie ....Sauve la donc, animal, si tu tiens tant à sa peau!

Guirec était franchement heureux.

Il se mit à rire.

—Elle, se noyer dans cette mare! dit il. Tu ne la connais pas, gredin! Elle irait de Paris à Saint-Cloud!....

—Dans le filet! railla Martial.

Ce devait être sa dernière parole. Il s'affaissa sur lui même en écrasant un massif de chrysanthèmes.

Il venait de perdre connaissance.

Moins adroit ou moins heureux que Suzanne, il s'était luxé le le pied en sautant du balcon et pesbas de Guirec l'avait pour longtemps réduit à l'impuissance de se servir de l'arme des lâches, le couteau.

Quand il revint à lui, il était environné d'un groupe d'une dizaine de personnes dont la plupart lui étaient inconnues.

Suzanne, toute ruisselante d'eau, était entre les bras d'une jeune et belle dame qui lui disait:

—Vos malheurs sont finis, mon enfant; demain vous reverrez votre père et c'est moi qui vous conduirai près de lui.

C'était la jeune marquise de Bordes, radieuse, près de laquelle se tenait le duc, son grand-père, qui souriait.

Caroline demandait à sa première:

—Pourriez-vous m'expliquer ce qui se passe dans cette maison?

—Demain.... Vous saurez... Je vous dirai tout.

Buscaret, qu'on était allé chercher à son bar et qui avait eu assez de flair pour savoir où il fallait chercher mademoiselle Alexandrine, Suzanne et son misérable fils, lui disait:

—Je t'avais bien prévenu que tu gâterais tout.... C'est fait! Triple brute! Tu n'as que ce que tu mérites.

Mais sa paternité douteuse lui donnant un retours de clémence, il demanda:

—Où va-t-on mettre le blessé?

Le vieux jardinier, accouru au bruit, répondit, féroce dans son ironie et ménageant les revanches de l'avenir:

—Parbleu! dans sa chambre qu'il connait bien.

Et il pensait:

—Pourvu que le marchand de porcs l'y retrouve!

Tout à coup Suzanne, toujours trempée d'eau, s'arracha aux embrassements de sa patronne, de la marquise et du vieux duc, et courant à Pierre de Kerdaniel qui se dissimulait derrière les autres:

—Ah! mon ami, dit-elle, vous étiez là et vous vous cachez! Quelle aventure! Oh! Paris!

Et se jetant au cou du Breton, elle cacha sa tête sur son épaule.

Quelques minutes plus tard, deux landaus emmenaient les acteurs de cette scène vers la rue de la Paix.

Seul Buscaret restait près du blessé qu'il ne quitta, dans la magnifique chambre de la danseuse, que lorsque le docteur eut dit:

—Pas de danger. C'est l'affaire de six semaines ou deux mois de soins et de repos. Mais comment cela est-il arrivé?

Le père Jérôme se frottait les mains dans un coin.

Rue de la Paix, le marquis de Bordes, accouru à Paris par le dernier train du soir, attendait le duc de Lussay et la jeune marquise.

La scène qui se passa entre eux n'a pas besoin d'être raconté.

Gabrielle, ravie, dit à son mari, en poussant Suzanne entre ses bras:

—Maintenant, nous serons deux à t'aimer!

Le long regard que l'ancien amant de la comtesse de Bussey jeta à sa femme la récompensa de ses peines, mais presque aussitôt son visage s'assombrit, et tout bas il annonça à Gabrielle:

—Il me reste une triste tâche à remplir.

—Laquelle?

—Lis.

Il lui donna le télégramme qui lui avait appelé à Paris.

Il était du docteur Reboul.

"Madame la comtesse de Bussey, mourante, vous supplie de l'assister à ses derniers moments. Elle espère de la générosité de madame la marquise de Bordes cette suprême charité.

"Docteur REBOUL."

La dépêche était datée de Souvilly.

Elle avait été remise au marquis par son fidèle Roubault, au moment où son maître rentrait d'une course chez un de ses amis.

Le docteur Reboul l'avait expédiée fort tard dans la soirée.

### XVII

### ASSASSINAT MORAL.

Les gens pressés qui auraient eu besoin de voir ce jour-là le révérend Huchard, l'associé de cet autre malfaiteur de cabinet qui était bassu, l'auraient vainement cherché à Paris.

La veille au soir, Huchard, après une dernière conférence avec son complice, avait bourré diverses chemises de papiers d'affaires, mis le portefeuille sous son bras maigre, pris un fiacre et s'était rendu au chemin de fer de Lyon.

Là, muni d'un bon billet d'aller et retour de première classe pour la Nièvre, méticuleusement, il s'était choisi un bon coin dans un compartiment pas trop garni de voyageurs afin de passer une nuit tranquille en tête à tête avec ses pensées, ses calculs et ses espérances.

Le dit Huchard était certainement un des êtres les plus pervers de la création, mais on peut l'affirmer en toute franchise, il était fait pour inspirer confiance.

L'ensemble de sa personne et de sa mise était curieux à peindre.

Basile, Tartufe, modernisés, auraient pu prendre son type pour aborder la scène.

Sa longue redingote noire, son chapeau à bords plats et larges, son col droit comme celui d'un honorable méthodiste, sa cravate blanche, ses traits creusés, sans barbe, ses lèvres pâlardes, ses yeux gris, éteints et graves, sa mine austère et réservée, devaient rassurer l'esprit le plus soupçonneux et le plus défiant.

Il arriva de bon matin à Château-Chinon, descendit à l'hôtel où avait eu lieu la conférence de Jean Redon et de la comtesse de Bussey lors du retour en France de l'émigrant et son acquisition de la terre de la Sauvagère et là, malgré ses dehors d'ascète, il se fit servir un excellent déjeuner.

La table est toujours bonne à l'auberge du Lion-d'Or; ce jour-là, la cuisinière se surpassa.

Pour un personnage d'aspect si grave, si confit en vertus, presque doué d'une noble tête d'évêque, vieilli dans ses fonctions, rien ne devait être trop fin ni trop délicat.

Après la truite meunière, le veau aux petits pois et la côtelette réglementaire, une bonne bartavelle convenablement rôtie au tournebroche, dûment bardée de lard frais et entourée de feuilles de vignes, pudiquement, compléta ce repas de prélat en tournée de confirmation, avec un entremets onctueux, légèrement parfumé de vanille.

Huchard savoura une tasse de moka recommendable, un verre de fine champagne et monta dans la voiture qu'il avait retenue en arrivant à l'auberge.

Avant de donner au cocher l'ardre du départ, il eut avec son hôte une petite conversation destinée à prendre la langue et à le mettre au courant des affaires du pays.

*A continuer.*

Mrs Winslow's Soothing Syrup.
Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.